



www.alinagurdiel.com

REVUE DE PRESSE



CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU

Des nouvelles

de **MARIANA
ENRIQUEZ**

Éditions
du sous-
sol

Mariana Enriquez

Un grand sentiment d'angoisse

L'écrivaine et journaliste argentine puise son inspiration dans l'histoire récente de son pays, la dictature et la crise économique, qu'elle a subies dans sa jeunesse. Et qui imprègnent les contes cruels du recueil « Ce que nous avons perdu dans le feu »

ARIANE SINGER

On cherche en vain des traces de piercing. La marque d'un tatouage, alors? Non plus. Un trait rageur d'eye-liner noir? Pas même quelques mèches crépées dans la masse ondulée de sa chevelure ébène? Non. Vraiment. Ce jour-là, du moins, rien. Aucun indice. Sous ses apparences bien sages et la timidité première de son accueil, une réserve presque enfantine, se dit-on, Mariana Enriquez cache bien son jeu. Romancière, nouvelliste et journaliste, elle fut une punk délurée dans sa jeunesse, dans l'Argentine des années 1990. Pantalon et pull-over unis, le ton posé, elle est aujourd'hui l'une des auteures les plus en vogue d'Amérique latine.

De ses jeunes années « sauvages », comme elle les appelle, romancées dans un premier livre publié à 21 ans (*Bojar es lo peor*, non traduit), l'écrivaine, née en 1973 à Buenos Aires, a toutefois gardé un trait bien particulier : un goût immo-déré pour l'épouvante, le macabre et le gothique, qui fait d'elle une maîtresse du genre en littérature. Son premier livre tra-

« Je voulais creuser une veine qui ait à voir à la fois avec la littérature de ma région et avec les horreurs de l'Amérique latine »

duit en français, *Ce que nous avons perdu dans le feu*, en témoigne. C'est à la visite d'un petit musée des horreurs qu'elle nous convie dans ce recueil de douze nouvelles, écrites entre 2010 et 2014. Ici, on croise des adolescentes qui s'arrachent sans mot dire les ongles et les cheveux, une petite fille amputée d'un bras qui disparaît entre les murs d'une maison abandonnée, un guide touristique étrangement obsédé par un tueur en série de 9 ans ou encore une jeune anorexi-

que qui s'amourache d'une tête de mort trouvée dans la rue, au point que toutes deux finissent par s'échanger leurs traits.

Lectrice boulimique, depuis son adolescence, de Stephen King, « fanatique » des sœurs Brontë, de Ray Bradbury autant que d'horror writers au public plus confidentiel (Shirley Jackson, Peter Straub, Robert Aickman, Kelly Link...), la romancière est allée à bonne école. Elle s'est aussi abreuvée des histoires de fantômes racontées par sa grand-mère : une femme originaire d'un Nord-Est argentin, à la frontière du Brésil et du Paraguay, où la religiosité se mêle aux superstitions. Il n'est guère étonnant qu'elle maîtrise à la perfection les codes de l'horreur, avec ses créatures effrayantes, ses basculements à la limite du fantastique, et la fuite en avant du récit dans une dimension d'autant plus épouvantable qu'elle est frappante de réalisme.

Conteuse aguerrie et prolifique (elle a publié huit livres, dont trois romans), Mariana Enriquez a trouvé dans ce genre une façon bien à elle de raconter l'Argentine dans laquelle elle a grandi. « Lorsque j'ai commencé à écrire, à 20 ans, je ne savais pas quoi dire, en tant qu'écrivaine et Latino-Américaine, inscrite dans une tradition littéraire locale forte. Je ne voulais pas non plus copier le modèle anglo-saxon des livres d'horreur. Je voulais creuser une veine qui ait à voir à la fois avec la littérature de ma région et avec les horreurs de l'Amérique latine »,

explique-t-elle. La dictature argentine (1976-1983) et ses séquelles, toujours visibles dans le pays aujourd'hui – la brutalité policière, les inégalités sociales criantes et la nostalgie d'une forme d'autoritarisme d'Etat –, traversent ainsi ses livres, échos aux traumatismes vécus pendant l'enfance.

« Je ne peux pas m'empêcher de l'évoquer, raconte-t-elle. J'ai grandi entourée de ces peurs et, même si mes parents n'étaient pas militants, ils avaient conscience de ce qui se passait dans le pays. » La découverte des atrocités commises à l'abri des regards par la junte militaire se fait brutalement. Après la chute du régime, l'information, jusque-là muselée, se libère sans transition ni garde-fou, à la télévision comme dans la presse écrite. Les nombreux articles de journaux et les interviews faisant état des actes de torture et des disparitions d'opposants seront les premières lectures de la jeune femme, fille unique d'un ingénieur et d'un médecin appartenant à la classe « moyenne-basse » argentine.

Les personnages de *Ce que nous avons perdu dans le feu* sont hantés par des visions, des apparitions et des disparitions : cela n'a vraiment rien d'un hasard. Dans « L'enfant sale », la nouvelle qui ouvre le recueil, la narratrice raconte ainsi la disparition d'un enfant des rues, fils d'une junkie, qu'elle avait un moment pris sous son aile en l'absence de sa mère. S'agit-il du même enfant, retrouvé décapité et atrocement mutilé dans un

parking du quartier, qui fait la « une » des journaux? Dans une autre, « Le patio du voisin », une femme croit devenir folle en apercevant à plusieurs reprises, chez son voisin puis chez elle, une affreuse créature enfantine, nue, attachée par une chaîne, qui s'évanouit dans la nature aussitôt vue. Réalité ou fantasme? « Ma génération – une partie du moins – est marquée par le traumatisme des disparus », rappelle la romancière.

Très marquée par l'histoire de son pays, Mariana Enriquez l'est aussi par les disparités sociales qui le divisent. Elle leur a consacré de nombreux articles dans *Página 12*, le grand quotidien de gauche argentin dont elle codirige aujourd'hui le supplément culturel, « Radar ». Nombre de ses nouvelles ont pour cadre les bidonvilles et les quartiers à l'abandon de Buenos Aires, et mettent en scène les parias et déclassés de la société. Une population à laquelle le regard, le sien compris, finit par s'habituer et qu'elle s'applique à décrire au plus près.

C'est qu'elle n'est pas si étrangère à ce monde que cela. Originnaire de Lanús, ville industrielle à majorité ouvrière de la banlieue de Buenos Aires, elle a partagé l'immense espoir né du retour à la démocratie, assez vite déçu par la grave crise économique des années 1990. Elle a vu ses parents traverser d'importantes difficultés financières, sous la présidence du néolibéral Carlos Menem (1989-1999), quand d'autres s'enrichissaient. Sa famille l'a mal vécu. Elle en a retiré un grand sentiment d'angoisse ; l'idée, comme la plupart des gens de son âge, « qu'il n'y avait pas de futur ».

L'envie, aussi, de vivre vite et intensément. Et d'écrire. Ses textes, qu'elle rédige d'une traite – quarante-huit heures au maximum pour le premier jet – après les avoir longuement ruminés, sont des odes à une adolescence débridée à défaut d'être insouciant. Elle y raconte, de façon très autobiographique, le sexe, la drogue, les virées folles entre copines, les liens « à la vie à la mort », loin des adultes trop préoccupés par leur quotidien immédiat pour penser à leur fixer des limites. « Je suis fascinée par cet âge, avec son intense ébullition et son côté très romantique. Sa proximité avec la mort, aussi ».

Despentes, mais loin de tout dogmatisme. Ses lecteurs s'émeuvent parfois du triste sort qu'elle réserve aux hommes dans certains récits : pleutres, falots, arrogants ou violents, ils n'apparaissent effectivement pas sous leur meilleur jour. Elle n'en a cure. Elle s'en amuse.

Mariée, sans enfants, elle reste proches des mouvements qui luttent pour l'égalité entre les sexes, soulignant que, dans un pays comme l'Argentine, où l'avortement est toujours illégal et où la violence domestique est un véritable fléau,

Parcours

1973 Mariana Enriquez naît à Buenos Aires.

1994 Son premier roman paraît.

1995 Elle entre au quotidien de gauche *Página 12*.



PATRICE NORMAND/LEEMAR

EXTRAIT

« Au début, je ne compris pas ce que je voyais. C'étaient des objets minuscules, d'un blanc jaunâtre, de forme semi-circulaire. Certains étaient arrondis, d'autres plus pointus. Je ne voulais pas les toucher. – Ce sont des ongles, dit Pablo. »

Le bourdonnement était tel qu'il en devenait assourdissant, et je me mis à pleurer. Je me blottis dans les bras de mon frère, mais continuai à regarder. Sur l'étagère au-dessus, il y avait des dents. Des molaire avec du plomb noir au centre, comme celles de mon père, qui se les était fait refaire; des canines, comme celles qui me gênaient quand j'avais commencé à porter un appareil dentaire; des incisives, comme celles de Roxana, la fille qui s'asseyait devant moi à l'école. Au moment où je levai la tête pour tenter de voir le contenu de la troisième étagère, la lumière s'éteignit. »

CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU, PAGE 89

Terreurs contemporaines

UN ENFANT DE TOXICOMANE à la saleté répugnante disparaît dans un quartier mal famé de Buenos Aires. Une femme au corps affreusement brûlé harangue les passagers du métro de la ville... Tels sont quelques-uns des nombreux « monstres » qui peuplent *Ce que nous avons perdu dans le feu*. Tous, à leur façon, comme El Petiso, un très jeune tueur en série, évoquent « le côté obscur de l'orgueilleuse Argentine (...), un présage du mal à venir ».

peurs d'un pays qui ne s'est pas encore remis de la dictature militaire (1976-1983). A l'opposé du politiquement correct, d'un trait acéré, jouant sur l'oralité du style, Mariana Enriquez exhume les oubliés de l'Histoire et du présent.

Au seuil du fantastique, sans y plonger totalement, ses textes, d'un réalisme redoutable, disent la violence sous le calme apparent de la démocratie. Narrés, pour la plupart d'entre eux, par une voix féminine,

les atrocités qui s'y déroulent, dans l'indifférence des politiques : drogue, prostitution de mineurs, bavures policières impunies... Elle excelle aussi à peindre, avec un humour caustique, une adolescence libérée de toute contrainte, mais hantée par l'idée de la mort. Un condensé cathartique et puissant des terreurs contemporaines occidentales. ■ A.R.S.

CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU



« Les Argentins sont des Italiens qui parlent espagnol et se prennent pour des Français », ironisait l'écrivain Octavio Paz. Bien dit, mais un peu juste, relève la journaliste Alice Pouyat, par ailleurs correspondante du Figaro en Argentine, dans un vote-médium au sujet de ce pays qu'elle connaît bien. Bien sûr, elle y

le Tango, le football et les tresses mais elle va plus loin en interrogeant les Argentins eux-mêmes. Sous forme de courts chapitres dont certains sont des entretiens, l'auteur passe en revue l'histoire récente du pays, la politique, l'économie ou encore la culture. Une manière alerte de revenir sur le mythe peroniste, toujours vivace, les succès et les revers

de 2001. Du témoignage de Pablo Trapero, représentant du nouveau cinéma argentin au portrait de Gustavo Grubbocapitel, baptisé « le roi du soja », en passant par les mots de l'écrivain Alan Pauls qui évoque la vitalité de la littérature, voici une peinture plaisante et précise de l'Argentine contemporaine. Les Argentins, d'Alice Pouyat, éditions de l'Atelier Henry Doucier, 140 p., 12 €.

Mariana Enriquez, fidèle à ses cauchemars

BRUNO CORTY
bcorty@lefigaro.fr

ELLE est née en 1973 à Lanus, banlieue de Buenos Aires. Père ingénieur, mère médecin. Petite fille, elle vécut son enfance en solitaire ; ses seuls amis étaient les livres de ses parents. « J'ai adoré très tôt les sœurs Brontë, les histoires gothiques, Frankenstein, Dracula. Je me souviens que ma mère, bizarrement, me lisait des livres de Baudelaire, Rimbaud, Nerval, auxquels je ne comprenais rien mais les vies de ces artistes me fascinaient. » S'ajoutaient à ce bagage lourd de ténèbres les histoires horribles que lui contait sa grand-mère maternelle, originaire de Corrientes, au nord du pays : « C'était une émigrée italienne qui vivait à la frontière avec le Paraguay. Là-bas, le surnaturel prospérait sous les influences des récits des Guaranis et des Afro-Brésiens. Ses histoires étaient comme des films, j'en raffolais. »

Plus tard, tout naturellement, Mariana se plongera dans les œuvres de Stephen King et de Peter Straub. Le rock lui tendra les bras. Elle lira Faulkner grâce à Nick Cave, Rimbaud grâce à Patti Smith, Ballard et Burroughs grâce à Bowie.

Les nuits de la demoiselle étaient peuplées de cauchemars à répétition qui nourriront son inspiration dans les années vingtaine venue. Vis-à-vis de ses terreurs nocturnes, qui répondent en espagnol au doux nom de *pesadillas*, elle adopte aujourd'hui une attitude sereine : « Cela ne me fait pas peur et il n'a jamais été question pour moi d'écartier ces cauchemars, de m'en guérir. Je m'en accommode et ils m'inspirent. »

Histoires peuplées de fantômes

Trois romans, un et bientôt deux recueils de nouvelles, des articles, des essais : Mariana, qui n'a pas écrit de poèmes dans son adolescence, n'arrête plus. Ses histoires peuplées de fantômes et de zombies, de tueurs et de créatures surnaturelles fascinent au-delà de la seule l'Argentine. Très vite, les États-Unis, s'intéressent à ce talent nouveau, à cent coudées au-dessus des publications habituellement associées au label « terreur ». Les revues *Granta*, *McSweeney's* publient ses nouvelles. Et aussi le prestigieux *New Yorker*. Mariana

est lucide sur l'intérêt qu'elle suscite bientôt partout dans le monde : « Mes histoires sont perçues comme de la littérature qui comporte des éléments d'horreur. »

La plupart du temps situées à Buenos Aires, ses nouvelles portent l'empreinte des années noires de la dictature. Elle était enfant alors. « Rien n'est réglé depuis quarante ans, explique-t-elle. Les corps des disparus de la junte n'ont pas été retrouvés. Les photos des fantômes continuent d'être affichées avec des visages qui n'ont pas changé. Beaucoup d'enfants de ma génération sont des fils et des filles de disparus. Ils s'interrogent sur leur identité. Ils le vivent mal. » Dans le sud de Buenos Aires, où elle vit et travaille comme

éditrice de *Radar*, le supplément culturel du journal *Pagina/12*, Mariana est comme un poisson dans l'eau. « L'endroit est bizarre. À la fin du XIX^e siècle, les riches se sont enfuis par peur de la fièvre jaune. Ils ont laissé de magnifiques demeures aujourd'hui en ruine et squattées. Le quartier est un mélange de populations : travailleurs et SDF, prostituées, dealers. Je vais dans les cafés, je déploie mes antennes et laisse venir à moi les histoires. »

Ce que nous avons perdu dans le feu, recueil traduit dans une vingtaine de langues grâce à la toute-puissance du groupe Feltrinelli, est un sombre diamant à douze faces. Aucune de ces histoires ne laisse indifférent. Les lire dans l'ordre, c'est sentir, physiquement, monter l'angoisse. Enfants disparus, enfants tueurs, femmes fascinées par la mort, épaves rongées par la drogue, héroïnes qui combattent les violences qui leur sont faites en s'immolant... La frontière entre la réalité et le fantasme est mince. Vous riez et l'instant d'après vous hurlez. Dans de vieilles demeures en ruines, des cris vous glacent les sangs, des portes claquent. Et pourtant, les lieux sont vides. Ne cherchez pas à venir en aide à l'enfant maltraité, il dévorera votre chat. Ne vous approchez pas du fleuve : les corps jetés dedans pourraient revenir à la vie. N'essayez pas de sauver le curé de la paroisse abandonnée, il est déjà perdu.

Les textes de Mariana Enriquez ont un pouvoir dévastateur. Leur lecture vous hante longtemps, méchamment. Attention : cette littérature-là, belle et toxique, n'est pas à mettre entre toutes les mains !

CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU

De Mariana Enriquez, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet. Éd. du Sous-sol, 238 p., 19 €.



Si la junte de 1976-1983 a réduit au silence d'impertinence portée par Borges et Cortázar.

jeune génération s'est émancipée du contrôle éditorial exercé par Madrid, avec la création de nombreuses maisons d'édition et de revues littéraires. Les dernières parutions en français confirment que cette nouvelle vague décomplexée prolonge une tradition de totale liberté, d'audace et d'impertinence dans l'art narratif, née il y a bientôt un siècle, portée par Borges, Cortázar et Ernesto Sabato. Comme le dit Fresán, « la littérature argentine ne connaît pas de limites ». ■

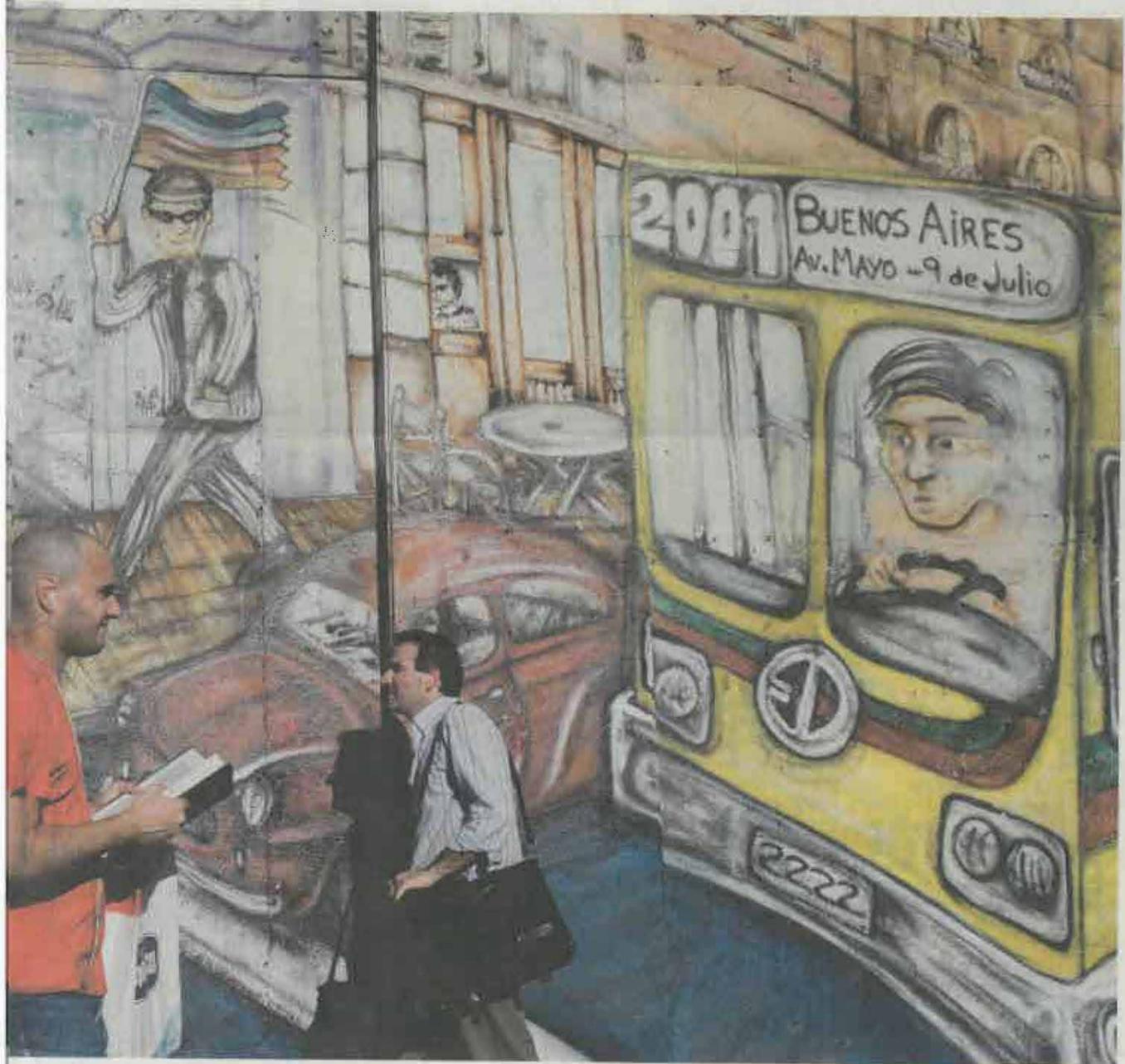
T. C.

Les nouvelles de Mariana Enriquez portent l'empreinte des années noires de la dictature. Ci-dessous, peintures murales sur l'avenue du 9-Juillet, à Buenos Aires.

MICHEL SETBOUN/CORBIS VIA GETTY IMAGES



LEA/CORBIS OUTLINE/MARIANA ENRIQUEZ/LE FIGARO



Autres entre voisins

ser à renouveler l'expérience (avec des modes opératoires différents) pour constater que décidément son voisin est indestructible !

Une histoire désopilante

Né à Buenos Aires en 1974, Iosif Havilio a connu un grand succès avec son premier roman, *Open-door*, en 2006. Depuis, il en a publié quatre autres dont cette *Petite fleur*, première traduction en français.

Petite fleur est une farce macabre mais aussi une histoire désopilante. Voir ce pauvre José, grand lecteur devant l'éternel, chercher dans les livres de ses écrivains préférés (les Russes) des situations analogues à la sienne est amusant. Tout comme ses expériences avec d'autres créatures vivantes : une fourmi, un oiseau. Seront-ils en-

voir sa femme (qui n'en peut plus de leur nouvelle vie et de se sentir rejetée par leur petite fille) intégrer une quasi-secte dirigée par Horacio, un disciple de Jodorowsky, aux méthodes délirantes, est un régal. Le jour où José est convié par sa femme à participer à un dîner d'apaisement et qu'il décide, sur une pulsion, de suivre le gourou jusque dans les toilettes pour le liquider, on est en plein délire. Quant à ses tentatives pour séduire des femmes au tempérament de feu, elles se soldent la plupart du temps par des échecs cuisants.

Ce court roman se lit d'une traite, porté par un rythme vif et des situations pour le moins cocasses qui n'interdisent pas un mélange de noirceur et de cruauté. On est assez peu habitué en France à lire cette sorte de roman, de comédie

Eduardo Sacheri, l'annonce faite à Lucas

FRANÇOISE DARGENT
fdargent@lefigaro.fr

LE BONHEUR, C'ÉTAIT ÇA D'Eduardo Sacheri, traduit de l'espagnol (Argentine) par Vanessa Capieu, Éditions Héloïse d'Ormesson, 256 p., 19 €.



LE JOUR où il apprend qu'il est père, Lucas tombe de haut. Ce n'est pas un nourrisson qu'on lui présente mais une adolescente, trimballant une grosse valise, qui sonne à sa porte. Sofia, quatorze ans, arrive des bords de la mer dans la capitale argentine. Elle vient de perdre sa mère. Elle n'a personne au monde sinon ce géniteur qui ne savait même pas qu'elle existait. Un brave type ce Lucas, ex-romancier à succès qui procrastine depuis huit ans devant l'ordinateur. Un nouveau texte doit en jaillir mais il se fait attendre. Fabiana, sa copine, voit d'un mauvais oeil l'arrivée d'une gamine qui pourrait le détourner de son but. Pour la première

lui sert de bureau pour y installer sa fille. La marâtre avait bien fait de s'inquiéter.

Légereté apparente

Auteur d'un polar remarqué qui fut adapté au cinéma (*Dans ses yeux*), Eduardo Sacheri livre ici une chronique familiale pleine de fraîcheur. Cela tient en partie à la voix pleine d'allant de Sofia, qui, du haut de ses quatorze ans, raconte son irruption au sein de ce couple a priori modèle. L'ado à la langue bien pendue et le don de mettre les pieds dans le plat. Les joutes verbales avec son père qui la reprend sur son vocabulaire ou au contraire tente de faire « jeune » sont savoureuses, tout comme les pensées secrètes de la jeune fille qui jaillissent comme une fontaine, plutôt pétillante

book à la mode, cache en fait un roman plus profond qu'il n'y paraît. Eduardo Sacheri explore la relation qui se construit en accéléré entre un père et une fille. Lucas et Sofia n'ont pas de temps à perdre. Ils n'ont pas appris à s'aimer progressivement et il va leur falloir composer, un pas en avant, un pas en arrière, pour se découvrir et s'attacher l'un à l'autre. C'est apprentissage, ponctué de scènes picaresques, souvent humoristiques, constitue le cœur de ce drôle de roman d'apprentissage. Un roman d'apprentissage inversé où l'adulte doit faire ses preuves face à l'enfant. En l'occurrence, cet adulte-là fait mouche. Le personnage du père est ainsi particulièrement subtil. S'il est de ceux que tous les ados aimeraient avoir, soit à l'écoute sans être intrusif, il ne tombe jamais dans

Sans hommes ni mouches Douze nouvelles de Mariana Enriquez

NATEGUI

Par PHILIPPE LANÇON

Connaissez-vous les mouches du Paraguay? La narratrice de «Toile d'araignée», l'une des douze nouvelles de ce recueil joliment édité et bien traduit, les voit sur un marché d'Asunción. Elle les déteste aussitôt, *«non parce qu'elles me dégoûtaient, mais simplement parce que je ne savais pas comment les tuer. C'étaient de petites mouches attirées par les fruits, qui ressemblaient tant à de minuscules fragments d'obscurité volants qu'il fallait les regarder de très près pour distinguer ailes ou pattes ou quoi que ce soit d'autre faisant d'elles des insectes»*. Eh oui: pour arracher les pattes des insectes, il faut les voir.

Ces fines mouches ne sont pas les mouches mythologiques de Sartre, qui envahissent la ville natale d'Oreste: elles sont bien réelles et «Toile d'araignée», débutant comme les autres récits de Mariana Enriquez sur un terrain réaliste, transporte à merveille dans les torpeurs désertes et moites du Paraguay et du nord de l'Argentine. On suit un trio, la jeune femme qui n'aime pas les mouches, son mari, un imbécile nerveux qu'elle déteste presque autant et qu'elle aurait bien *«livré aux militaires de Stroessner pour qu'ils en fassent ce qu'ils voulaient»*, et sa cousine, qui les conduit nonchalamment et se tape un chauffeur suédois à la suite d'une panne en rase campagne. Le chauffeur raconte qu'un jour, par là, dans un coin paumé, il a renversé une femme qui traversait devant lui sur un pont. Il entend le choc, pile, et paniqué descend du camion: aucune trace de la femme, aucun corps. Il fait pourtant une déposition. Ça agace les flics, qui dans le genre invisible en ont vu d'autres: *«On m'a dit que c'étaient les militaires qui avaient construit ce pont et qu'ils avaient mis des morts dans le ciment, des gens qu'ils avaient tués et cachés là.»* Il y a des régions du monde où la terreur est à prise rapide.

Mondes juvéniles. Le mari dépité finit par disparaître dans un mystère – ou un malentendu – que la nouvelle a le bon goût de ne pas élucider, et qui rappelle sans doute qu'en Argentine, il y a quarante ans, disparaître a été le destin de tout un tas de jeunes et de militants. Il n'y a plus ni dictature ni gauche héroïque aujourd'hui, mais dans les mondes juvéniles de Mariana Enriquez, les gens sont des post-scriptum qui

continuent de disparaître, qu'ils soient victimes des flics, de la misère, de l'abandon, du désamour ou de je ne sais quoi. La jeune femme dont le mari a disparu est inquiète, soudain. La cousine, flegmatique, noue sa queue-de-cheval comme elle le fit au marché et dit: *«Ne sois pas bête. S'il est parti, il est parti.»*

Cependant, les mouches du Paraguay sont aussi un produit de l'imagination et comme le symbole du livre entier: des femmes généralement, jeunes ou même des fillettes, en colère contre les hommes, la société, leur situation, regardent autour d'elles de si près qu'elles finissent par voir ou entendre, traversant les apparences d'une réalité désagréable, de petits fragments d'obscurité qui grandissent, grandissent, et deviennent des gamins mourants, attachés, noyés, des fantômes de disparus, des collections d'ongles ou têtes, des voix qui incitent à se mutiler, ou de la viande pourrie.

L'une d'elles, par exemple, a trouvé une tête de mort dans la rue. Elle la rapporte chez elle, lui parle comme Hamlet à celle de Yorick. Elle la baptise Vera (Calavera: tête de mort en espagnol), lui achète des guirlandes lumineuses pour que lui sentent ses orbites vides. Le compagnon, assez vite, n'a plus sa place; mais il ne l'avait plus depuis longtemps. Les femmes, ici, se vengent souvent méchamment de ceux qui ne les comprennent pas. On pourrait appeler leurs visions des hallucinations, et même les diagnostiquer, mais quel sens cela aurait-il dans un pays où les bourreaux ont récupéré et élevé les enfants de ceux qu'ils avaient tués? L'Argentine est le pays où l'on ne sait jamais si l'humour est davantage noirci par la réalité ou par la fiction. L'ignorer fait de sa littérature un phénomène à l'imaginaire intense, souvent macabre et toujours renouvelé, comme un toboggan glissant sans fin vers le vide. Mariana Enriquez poursuit à sa façon une vieille tradition.

Dans «l'Enfant sale», une jeune femme ayant décidé d'habiter la grande maison de famille dans un quartier désormais mal famé, s'attache à un enfant des rues qui n'est peut-être qu'un fantôme. Dans «La maison d'Adela», qui évoque un peu la découverte par Pip de la maison de Miss Havisham dans *les Grandes Espérances*, trois enfants pénètrent dans une maison abandonnée dont les portes se ferment derrière eux. Ils découvrent une



«On m'a dit que
c'étaient les militaires
qui avaient construit
ce pont et qu'ils avaient
mis des morts dans
le ciment, des gens
qu'ils avaient tués
et cachés là.»

petite boutique des horreurs et l'un d'eux disparaîtra. L'équilibre toujours fragile entre le quotidien et l'imaginaire, entre la terreur et l'humour, est tenu par un style net, des images précises, une compassion agressive et distanciée. Moins



Sur «l'île aux paons à portée de main» Hettche invite de miniatures ou sa dans une friche r

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

A Berlin, sur le fleuve Havel, se tient une petite contrée «aux rives escarpées», de 1,5 km de long et d'environ 500 mètres de large : l'île aux Paons. Au nord, «des prés marécageux». Plus à l'est, la laiterie «comme une ruine gothique». Au sud-ouest, le château, une bâtisse blanche construite par le roi de Prusse, en 1797. Et tout autour, des roselières où nichent les oiseaux. Frédéric-Guillaume II avait découvert ce paradis en friche quelques années auparavant. Et y organisait des fêtes romantiques en l'honneur de sa maîtresse Wilhelmine Encke, fille d'un corniste de l'orchestre royal, devenue comtesse Lichtenau. Le père mort, son fils, Frédéric-Guillaume III, chassa la comtesse, et fit de l'île un lieu à sa main, avec une ménagerie inspirée de celle du Jardin des plantes, une roseraie, une maison de verre pour accueillir une collection unique de palmiers.

C'est dans ce lieu réel et historique que le romancier Thomas Hettche fait arriver un beau jour de 1806 deux pupilles de Frédéric-Guillaume III, Christian Friedrich et Maria Dorothea Strakon, 6 ans, dorénavant appelée «la demoiselle du château». Tous deux ne grandiront jamais, ils sont protégés par Sa Majesté, dans la grande tradition des nains de cour.

Malgré les cris des paons qui ressemblent «à ceux des petits enfants», les plaintes des animaux enfermés, la «voix spectrale du défunt bâtard royal Alexandre», le fantôme d'un alchimiste du XVII^e siècle, l'île est pour Marie son royaume aimé, «là où est sa place à elle», vu ce qu'elle est. A travers son regard vont défiler huit décennies, scandées par les visites princières et les transformations du lieu : le choléra de 1831, le début de l'industrialisation, dont les fumées et le rougeoiement des fourneaux occupent tout un quartier de Berlin, «la terre de Feu», les lointains échos des guerres...

«Causerie». Le romancier place son héroïne au centre d'une réflexion sensible sur le temps, pas seulement celui qu'il fait – la pluie ruisselle parfois pendant des semaines –, mais celui qui passe. Le temps, méandreux comme le fleuve, «comme s'il perdait lui-même sa direction, tourbillonne autour de l'île, passé et futur s'y mélangent d'une façon particulière». Marie, qui bénéficie de l'enseignement d'un

les histoires sont bouclées, mieux c'est : le lecteur prolonge les insomnies dont elles surgissent.

Croque-mitaines. Née en 1973, trois ans avant le début de la dictature militaire, Mariana Enriquez a passé son enfance à l'ombre des croque-mitaines galonnés. Elle a publié à 20 ans. Ses romans n'ont pas été traduits en français. Elle aime les histoires terrifiantes, les sœurs Brontë, Stephen King, Ray Bradbury, et sa défunte compatriote Silvina Ocampo (1903-1993), à qui elle a consacré une biographie, également non traduite. On peut écrire de ses

nouvelles ce qu'un autre écrivain argentin, César Aira, a écrit de celles d'Ocampo : «Le monde qu'elles décrivent est inhumain, sadique, sombre, avec une abondance d'enfants et de femmes enfants, de maisons et de jardins fermés à l'extérieur. Les crimes, les trahisons et les tragédies se succèdent sous un regard d'une ambiguïté ingénue et d'une invariable indifférence.»

MARIANA ENRIQUEZ CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU
Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Anne Plantagenet.
Editions du sous-sol, 240 pp., 19 €.

ne mère
e disparu,
ace Mayo,
Buenos
res, où
urent
s portraits
e ceux qui
ont pas été
trouvés.
OTO
RIS NAUDIN.
MMA

Elues par l'Amérique!



Stars dans leur pays, elles sont traduites en France. Gothique argentin, trompe-l'œil américain ou uppercut mexicain ? PAR SOPHIE PUJAS

Mariana Enriquez Macabre et addictive

«*J*e suis fascinée par la sauvagerie des jeunes filles, ce pouvoir qu'elles possèdent et dont elles sont totalement inconscientes, avoue l'Argentine Mariana Enriquez. *Moi-même, j'ai été une ado assez extrême, parfois autodestructrice – et comme écrivain je vois une forme de romantisme dans cette intensité que je ne voudrais pas revivre...*» Aujourd'hui, c'est dans des nouvelles vertigineuses que cette quadra a enfermé les séductions troubles de l'extrême noirceur. Des récits peuplés de freaks et de fantômes, riches en chausse-trapes et en surprises, et qui flirtent souvent avec le fantastique. On y rencontre (entre autres joyeusetés) une jeune femme qui se prend de passion pour un crâne ramassé dans la rue. Une épidémie d'immolations volontaires se propage pour protester contre les violences domestiques, dans un futur proche. Lors d'une visite touristique sur des scènes de crime, le spectre d'un enfant tueur en série apparaît au guide.

La surprise, c'est que cette plongée en territoires inquiétants est hautement addictive. Enriquez a l'art de happer le lecteur dans ses atmosphères teintées de gothique mais relevées d'une touche d'humour noir. «*J'aime ces moments où la réalité vacille, où quelque chose de sinistre s'y glisse*», avoue-t-elle. Sa poésie, c'est celle du bizarre, du glauque et du déglingué. La magie noire rôde et les maisons abandonnées se révèlent des pièges redoutables. «*Les lieux ont une mémoire, une forme de psychologie, comme s'ils tendaient à répéter leur histoire, à l'instar des individus*», glisse-t-elle. Les violences de classe explosent jusqu'à ouvrir une dimension parallèle. Les femmes, en particulier les adolescentes, tendent à déclencher malgré elles des forces incontrôlables. Enriquez s'avoue amatrice de Stephen King et de Shirley Jackson (romancière passée maître dans l'art de faire surgir l'horreur dans le banal), mais aussi de Henry James (fantômes obligeant) et d'Emily Brontë. Cocktail gagnant grâce auquel ce petit bijou de réalisme macabre et hypnotique s'est

LOUISE OULIGNY POUR « LE POINT »

Ensorceleuse. Les nouvelles de Mariana Enriquez sont peuplées de freaks et de fantômes.

hissé en tête des ventes en Argentine et en Espagne. Il est en cours de traduction dans une vingtaine de pays. « *C'est toujours étrange, le succès d'un livre, mais je crois que les gens aiment se faire peur et que, par ailleurs, nous sommes dans un moment où le discours public sur les femmes est si répressif que cette dimension du livre a pu résonner d'une manière particulière chez les lecteurs.* » Elle pourrait bien vous hanter à votre tour ■

« Ce que nous avons perdu dans le feu », de Mariana Enriquez, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenêt (Editions du Sous-Sol, 238 p., 19 €).

Lauren Groff Glamour et décadente

« **L'**obsession, dans les romans américains sur le mariage, c'est l'adultère. Je tenais à ce qu'il n'en soit pas question dans mon livre. Il y a tant d'autres façons de mettre un couple en péril ! » lance l'Américaine Lauren Groff. Avec « Les furies », cette trentenaire aux allures sages livre le récit de la chute d'un couple en apparence idéal, du glamour du coup de foudre aux

Illusionniste. Chez l'Américaine Lauren Groff, les apparences sont trompeuses, et le couple est un château de cartes fragile.



déchirures programmées. D'un côté, Lancelot, flamboyant jusque dans son prénom, adulé par tous, richissime dès le berceau, et bientôt auteur à succès. De l'autre, sa ravissante épouse, Mathilde (demandée en mariage dès les premiers mots échangés), femme de l'ombre dévouée mais non dépourvue de secrets... A deux, ils se bâtissent un royaume, dont la romancière s'attache à décrire les craquements pas à pas. Elle use d'une construction virtuose, qui enregistre les fluctuations du temps, avance à coups d'arrêts sur image et de brusques emardées. Au point de vue du mari succède celui de l'épouse. « *Un roman, ce sont des strates de temps qui se superposent* », explique Lauren Groff. Elle ose une entreprise de subversion systématique de sa propre histoire, où chaque mot est miné, chaque évidence en passe d'être contredite. Entre lyrisme et ironie, cruauté et délicatesse, elle réussit pourtant la gageure de livrer, autant que le récit douloureux d'une désintégration, une authentique histoire d'amour. Résultat : une machine littéraire infernale qui se lit comme un roman à suspense.

Féministe revendiquée, Groff questionne aussi subtilement la place des femmes au sein du couple comme de la société. Ce troisième roman (les deux précédents sont parus chez Plon) a été l'une des sensations littéraires de 2015 aux Etats-Unis, avec un coup de pouce d'Obama, qui l'a salué comme le meilleur de l'année. Sans surprise, la romancière célébrée par le président sortant est aujourd'hui inquiète. « *Depuis les élections, nous sommes nombreux aux Etats-Unis à être en état de choc post-traumatique !* avoue la romancière. *Nous sommes tous des féministes blessés, y compris les hommes qui soutiennent la cause des femmes.* » ■

« Les furies », de Lauren Groff, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Carine Chichereau (Editions de l'Olivier, 432 p., 23,50 €).

Aura Xilonen Boxeuse et picaresque

Tornado d'énergie sautillante au rire éclatant, Aura Xilonen, 21 ans, a toujours collectionné les mots. Petite fille, elle les notait dans un carnet quand elle en rencontrait un nouveau et s'est plongée des heures durant dans la lecture systématique du dictionnaire. Aujourd'hui, c'est dans un premier roman très remarqué au Mexique que cette étudiante en cinéma organise son propre feu d'artifice langagier. Elle y raconte le destin d'un jeune immigré clandestin mexicain aux Etats-Unis, Liborio. Il découvre la lecture en travaillant chez un libraire bourru, tombe fou amoureux, mais doit jouer des poings pour se tailler une place, des bagarres de rue aux rings de boxe. Xilonen fuit habilement le récit social direct pour signer une épopée picaresque et truculente, portée par l'amour des êtres et le goût du romanesque. La jeune romancière plaide avec ■■■

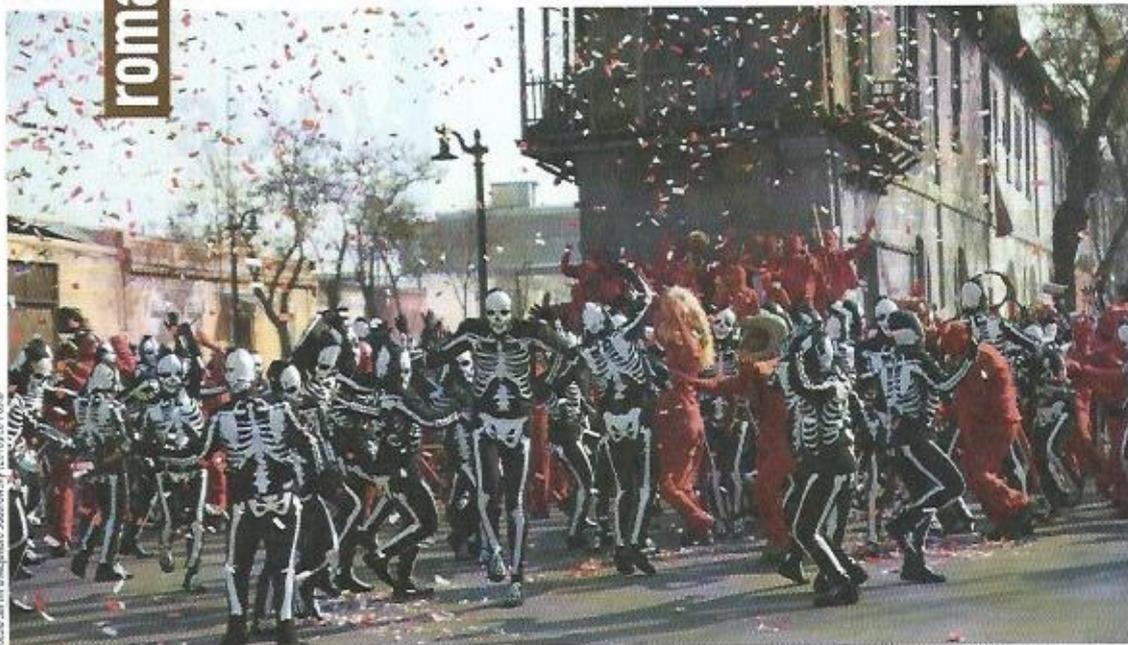


Photo: An An d'Allegandro Johnsonsky (2016) Le Paris

des vies hantées

Un recueil de nouvelles aussi effrayantes qu'ensorcelantes révèle le talent de Mariana Enríquez, nouvelle figure des lettres sud-américaines.

C'est un livre qui procure d'abord cette sensation étrange et rare, dès ses premières pages : la peur. Non la peur qu'il arrive quelque chose de grave à un personnage auquel on se serait attaché mais bien cet effroi pur et dur qui fait frissonner et remonte à l'enfance, aux histoires fantastiques comme *Le Horla* de Maupassant.

Ce que nous avons perdu dans le feu est un recueil de nouvelles, des histoires plus effroyables les unes que les autres, faits divers macabres surgissant des ghettos et quartiers interlopes de Buenos Aires. Une journaliste sympathise avec une clocharde habitant la rue en face de chez elle pour découvrir qu'elle se prête à des rites sataniques dont son fils est sans doute la première victime (*"L'Enfant sale"*). Pablo, guide qui emmène les touristes sur les scènes des meurtres les plus abominables de la ville, est hanté par le fantôme de Petiso Orejudo, l'enfant serial-killer (*"Pablito clavo un clavito"*). Des femmes s'immolent par le feu, en solidarité avec ces épouses brûlées par leurs maris jaloux (*"Ce que nous avons perdu dans le feu"*).

L'écriture de Mariana Enríquez est directe, simple et précise, d'un réalisme d'autant plus remarquable qu'il a pour matière première l'abominable. *"Comme Roberto*

Bolaño, elle s'intéresse aux questions de vie et de mort et sa fiction frappe avec la force d'un train de fret", écrit très justement l'auteur américain Dave Eggers. Des phrases à retourner l'estomac de violence et de cruauté, mais à couper le souffle de beauté brute, authentique.

Si la romancière argentine s'inscrit dans la tradition du réalisme magique (Julio Cortázar, Carlos Fuentes, Gabriel García Márquez), proposant une vision élargie du réel par la prise en considération de la part d'étrangeté et de mystère que recèle l'être humain, elle renouvelle aussi le genre en revenant au caractère prosaïque, absurde et drôle de l'existence. Le paranormal surgit ainsi des situations les plus anodines : le voisin d'en face, votre épouse, un poste de télévision. Avec en toile de fond le passé récent de l'Argentine, ses fantômes, sa part maudite.

Un livre extrêmement perturbant, qui a le charme ensorceleur du chant des sirènes. On sait qu'on ne devrait pas l'écouter, pourtant dès qu'on en entend les premières notes, on est hypnotisé et on ne peut plus s'en détacher. **Yann Perreau**

Ce que nous avons perdu dans le feu (Editions du Sous-sol), traduit de l'espagnol par Anne Plantagenet, 240 pages, 19 €

Sylvain Bourmeau
Bâtonnage

Stock, 144 pages, 16,50 €

Entre collage, cadavre exquis et slam, un exercice de style empreint de mélancolie.

"casserole/pour/ministre/préliminaire/en parquet/routine/à ce stade/de confiance/En cause."

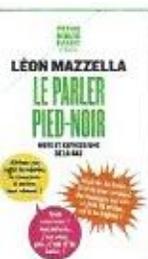
En presse écrite, le bâtonnage consiste, lorsqu'on transforme une dépêche AFP en brève, à "raturer les mots ou les morceaux de texte estimés superflus". Sylvain Bourmeau, producteur à France Culture et ancien des *Inrocks*, affirme

donc avoir bâtonné. Comme on prélève une écume, et sur des sujets aussi divers que les déboires de Michel Platini ou ceux de Nadine Morano, il a pêché des mots dans les articles de *Libé*, quotidien dont il a été jusqu'en 2014 le directeur adjoint.

En postface, il s'explique sur sa démarche, mettant en question dans un même élan la littérature contemporaine et la pratique journalistique. Son livre peut être lu comme une sorte de résumé express de l'année 2015, où dans le fatras des affaires politiques surgit soudain la tuerie du Bataclan.

L'intérêt pourtant est ailleurs. Cette tentative d'épure radicale a conduit Sylvain Bourmeau à signer un texte étonnant qui tient du collage, du cadavre exquis et du slam, un texte plein d'une sourde mélancolie. Car de ces actualités qui nous ont tant occupés, de ces innombrables articles que nous avons lus et commentés avec avidité, ne surnage finalement que l'écho de quelques mots, quand tout le reste a été emporté par le temps.

Sylvie Tanette



**PARLER
PIED-NOIR**
LÉON MAZZELLA
BIBLIOTHÈQUE
(T)
...aliste, né à Oran...
...V parfait pour
...eler aux Français
...veur du parler
...-bas, jamais avare
...gérations et riches
...ains de « couscous
...istique ». Quand
...français, arabes,
...gnols forment
...grande chaîne... M. P.



HOMMES ANONIMES SUR LA PLANÈTE PORN
MASUTAKA TSUTSUI
(M)
...tre délirant
...ette parodie de
...ce-fiction dit tout
... bref récit qui se
...tule sur la planète
...amura, surnommée
...no », connue pour
... sexuelle déréglée.
...un des maîtres
...SF japonaise, auteur
...*Aprilia*, adapté
...néma en 2006. J.D.



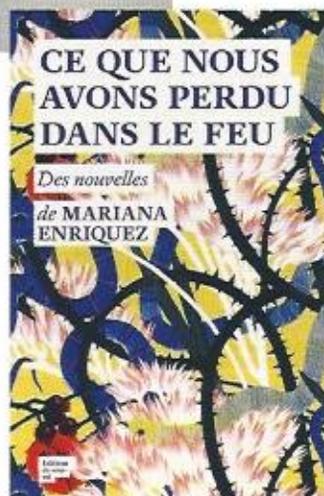
MILLE TALENTS
FRIDICE GUSMAO
ARTHA BATALHA
(DEL)
...o de Janeiro,
...les années 1920,
...lice a suivi une voie
...tracée – mariage,
...nts – mais cherche
...à écarter, à l'instar
...sœur Guida, qui
...t son indépendance.
...remier roman
...resque et plaisant
...a condition
...nine. D. P.



VU DE BUENOS AIRES

Une plume FANTASTIQUE

Ne pas se fier à son air juvénile et mutin : Mariana Enriquez, née en 1973 dans la banlieue sud de Buenos Aires, trempe plus souvent sa plume dans le maté – infusion amère très prisée des Argentins – que dans le lait fraise ! En témoigne son premier livre à paraître en français, un recueil de douze nouvelles à la fois fascinantes et sinistres : ici, un minot abandonné par sa mère junkie, dont le cadavre est retrouvé décapité et torturé (*L'Enfant sale*, une claque) ; là, une adolescente qui se mutilé devant ses camarades de lycée (*Fin des classes*) ; il y a aussi cette jeune femme en proie à des hallucinations macabres (*Le Patio du voisin*). Autant d'histoires « inquiétantes, fantastiques », reconnaît la journaliste de *Radar* – le supplément culturel du quotidien *Página 12* –, récemment rencontrée à Paris. Sa plume sans afféterie montre souvent Buenos Aires côté cour des miracles : « Il y a beaucoup de violence dans cette ville, dans le passé de l'Argentine aussi. » Entre les fantômes de la dictature et un quotidien flirtant avec le surnaturel, Mariana Enriquez s'est construit un univers romanesque très singulier, puissant, où l'humour et l'insouciance de la jeunesse ont aussi leur place. Grande lectrice – pour tromper une enfance solitaire –, aussi bien inspirée par les sœurs Brontë ou Dracula que par Manuel Puig (*Le Baiser de la femme araignée*), comparée à Julio Cortázar comme à Edgar Allan Poe, cette voix majeure de la « *nueva narrativa argentina* » n'a pas fini de nous épater. D. P.



**CE QUE NOUS
AVONS PERDU
DANS LE FEU.**
PAR MARIANA
ENRIQUEZ,
TRAD. DE
L'ESPAGNOL
(ARGENTINE)
PAR ANNE
PLANTAGENET.
EDITIONS
DU SOUS-SOL,
240 P., 19 €.

CE QUE NOUS AVONS PERDU

DANS LE FEU

NOUVELLES

MARIANA ENRIQUEZ



Une pincée de vieux romans gothiques anglais, rehaussée d'atmosphères à la Poe, de fantômes dignes de Henry James et de serial killers sanglants façon Stephen King, le tout enrobé de l'inévitable réalisme magique de ses aînés sud-américains... Les douze nouvelles de l'Argentine Mariana Enriquez, 44 ans, ne manquent ni de torves clins d'œil, ni de piquant. Mais restent profondément originales dans leur macabre si quotidien, leur épouvante si naturelle, ancrée avec humour dans une écriture diaboliquement efficace et souvent à la première personne. Le bizarre y épouse l'effroi dans des noces glauques, dont on sort hoquetant de terreur mais happé par une infernale curiosité. Ici, les adolescentes anorexiques s'amourachent de têtes de mort, se fondent mystérieusement dans les maisons hantées, s'arrachent les ongles et les cheveux, et peuvent massacrer avec gaieté. Ici, les enfants sont d'atroces assassins ou les martyrs de rites sataniques; les prêtres se droguent et se suicident de désespoir; les rivières polluées cachent d'horribles cadavres mutilés. Et les femmes se font à moitié brûler vives pour mieux crier leur haine, une fois devenues des monstres, aux machos apeurés.

La très féministe Mariana Enriquez mêle avec un extravagant talent de conteuse le fantastique et le réalisme le plus sordide. Ses contes cruels baignent dans le souvenir de la dictature argentine (1976-1983), de ses disparus qui hantent encore l'imaginaire populaire. Mais les horreurs de la crise économique, de la pauvreté, de l'exclusion nourrissent l'écriture, aussi. Avec une légèreté, une rapidité, une insouciance hypnotiques. On reste hanté par ces cauchemars quasi quotidiens, ces fantasmes effroyables dont on ne sait jamais vraiment où ils conduisent, mais dont on sent confusément qu'ils sont à l'image – horriblement fascinante – de nos enfers d'aujourd'hui. Mariana Enriquez, conteuse sorcière, est aussi journaliste...

– Fabienne Pascaud

| *Las Cosas que perdimos en el fuoco*, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet. Éd. du Sous-sol, 238 p., 19€.

Contes cruels

Révélation sud-américaine de cette rentrée, Mariana Enriquez livre un recueil de nouvelles féroce-ment lucide sur la violence de son pays, *Ce que nous avons perdu dans le feu*.

PAR ARIANE SINGER

Une invitation à trembler. Voici ce que nous tend l'Argentine Mariana Enriquez avec son premier livre traduit en français, *Ce que nous avons perdu dans le feu*. Soit douze nouvelles maîtrisées, façon contes cruels qu'aurait revisités Stephen King. Douze textes au mordant addictif qui consacrent le talent de l'auteur (née en 1973) comme l'un des meilleurs conteurs actuels d'Amérique latine. On entre dans ces horreur stories via les bas-fonds d'Argentine. L'auteur les explore sans manquer de souligner l'état d'abandon dans lequel ces lieux sont laissés par les gouvernements successifs.

Dans « L'Enfant sale », la nouvelle qui ouvre le recueil, une jeune femme décrit ainsi son quotidien, dans le mal famé quartier de Constitución, une zone de non-droit de Buenos Aires qu'elle a choisi d'habiter au grand dam de sa famille. Ici cohabitent « narcotrafiants en herbe », « junkies paumés » et « travelos bourrés et claqués qui eux aussi protègent leur trottoir ». La vie de la narratrice bascule dans la terreur le jour où un enfant à la saleté répugnante qu'elle avait pris sous son aile après la disparition de sa mère toxicomane, s'évanouit à son tour dans la nature. A-t-il été décapité par les narcos ou vendu en échange d'une simple dose de drogue? Mystère.

D'une plume aiguisée, puisant dans le langage des rues, Mariana Enriquez joue très habilement des codes des films d'épouvante. Dans ses textes, les enfants sont d'inquiétantes créatures : une petite fille amputée d'un bras qui disparaît (là encore) dans les murs d'une maison hantée (« La Maison d'Adela ») pour ne plus jamais donner signe de vie. Ou bien un petit être nain, nu, et enchaîné par la cheville, qui apparaît de façon incongrue à la narratrice du « Patio du voisin ». Quant aux adolescentes, personnages récurrents dans le livre, elles s'arrachent les ongles et les cheveux, et font entre elles des pactes d'amitié à la vie à la mort, qui mènent à une violence aveugle. Et les femmes? Certaines d'entre elles n'aiment rien tant que s'immoler par le feu...

Sans contraintes de bienséance, poussant l'audace aussi loin qu'elle le peut, Mariana Enriquez souligne la fascination de ses contemporains pour le mal. Ainsi celle de Pablo, un guide touristique qui s'est spécialisé dans les visites des lieux de crimes à Buenos Aires. Obsédé

par les meurtriers, dont certains deviendront ses modèles, il se dévoile soudain plus ambigu que le bon père de famille qu'il semblait être jusque là. Dans cette évocation de personnages très borderline, les frontières entre fiction et réalité, raison et folie se brouillent savamment. C'est le cas dans « Pas de chair sur nous », cette nouvelle où une jeune femme reconnaît son âme-sœur dans une tête de mort qu'elle trouve dans la rue ; elle s'emploiera dès lors à la rendre aussi humaine que possible, au risque de devenir elle-même cadavre. Mariana Enriquez excelle à rendre l'horreur la plus réaliste possible. A faire de la folie une dérive en tous points contagieuse. A ce titre, ce recueil de nouvelles renversantes est comme le feu qui lui donne son titre et le traverse de bout en bout : un objet dangereux mais hypnotisant.

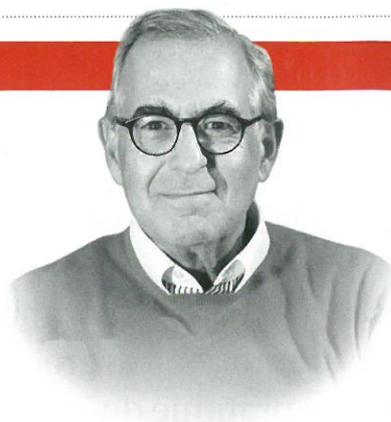
CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU

Mariana Enriquez, traduite de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagueneil, Éditions du Sésu-Sol, 240 p., 19 €



Ames sensibles, s'abstenir

PAR METIN ARDITI



MAIS OÙ MARIANA ENRIQUEZ va-t-elle chercher tout ça? A voir les photos de son dossier de presse, elle a l'air charmant, presque mutin. Et pourtant... Dès que l'on entame la lecture d'une des douze nouvelles qu'elle propose dans *Ce que nous avons perdu dans le feu**, on est happé.

Par l'histoire, d'abord. Que Mariana Enriquez sache raconter, voilà qui sera bientôt une affirmation banale. Cette jeune femme va s'imposer très vite dans la littérature mondiale, c'est certain.

Mais on est happé d'une autre manière aussi. Comme par un train. On commence à lire la nouvelle, et badaboum! Exemples: «J'allais traverser l'avenue quand je la vis. Elle gisait parmi un tas d'ordures, abandonnée sur les racines d'un arbre. Sûrement les étudiants en odontologie, me dis-je, des imbéciles sans cœur qui ne pensent qu'à l'argent, puent le mauvais goût et le sadisme. Je la pris des deux mains au cas où elle se serait désassemblée. C'était une tête de mort.» Ainsi commence la nouvelle intitulée *Pas de chair sur nous*.

Autre exemple? Celle intitulée *Le petit Pablito a cloué un clou*, qui démarre ainsi: «Il apparut à Pablo pour la première fois pendant le tour de vingt et une heures trente, qui se faisait en bus, alors qu'il marquait une pause dans son récit, tandis qu'ils parcouraient le tra-

jet qui menait du restaurant ayant appartenu à Emilie Basil, la dépeceuse, au bâtiment où avait vécu Yiya Murano, l'empoisonneuse.»

Peu ou prou, chacune des douze nouvelles qui constituent le nouveau livre de Mariana Enriquez coupe le souffle dès ses premières lignes. Les récits eux-mêmes ne sont pas en reste. Dans *Fin des classes*, la narratrice est la camarade de classe de Marcela, «une de ces filles qui parlent peu, qui n'ont l'air ni intelligentes ni vraiment bêtes», auxquelles personne ne prête attention. Jusqu'au jour où, durant un cours d'histoire, «alors que



le professeur était en train de raconter la bataille de Caseros, Marcella s'arracha les ongles de la main gauche. Avec les dents. Comme s'ils étaient faux.» Evidemment, la jeune fille ne montra aucune souffrance. Peu de temps après, elle passera aux cheveux, ceux situés à l'avant du crâne, qu'elle arrachera par mèches entières, qui s'accumuleront au pied de sa chaise, «de petits tas de cheveux raides et blonds. Au bout d'une semaine, son cuir che-
velu apparut, rose et brillant.»

C'est fort, sans pitié, étrange, superbement traduit, et l'on retrouve, en filigrane, la violence qui a marqué l'histoire récente de l'Argentine, pays d'origine de Mariana Enriquez. La lecture de ses nouvelles mérite d'être faite par petites doses: on ressort tétanisé.

* Editions du Sous-Sol

METIN ARDITI est écrivain.

POST-SCRIPTUM



LE LECTEUR qui préfère les bonheurs délicats choisira de lire Lapaque. Romancier, critique littéraire, essayiste, Sébastien Lapaque aime tout, réussit tout et nous offre des pages où, dans un style magnifique, toujours léger, il partage des émotions choisies. Son récit intitulé «Théorie d'Alger»* nous propose «son» Alger, c'est-à-dire autant la ville que sa manière à lui de la regarder, de la découvrir, de l'appréhender, et, surtout, de s'en souvenir. Les mots qu'il met en

épigraphe annoncent la couleur. Il cite l'écrivain Ray Bradbury: «Et quand ils demanderont ce que nous faisons, vous pourrez répondre: «Nous nous souvenons.» Il choisit encore ces mots, d'Eduardo Galeano, beaux à pleurer: «Recordar, ou se souvenir en espagnol: du latin recordis, repasser par le cœur.» Lapaque raconte la musique, le soleil et la mer d'Alger, un bonheur dont on pouvait croire «qu'il allait durer mille ans», Algeria-Alegria, il donne la parole à Arezki, un gars qui avait 16 ans en 1960, au moment des «événements», comme

on disait, qui raconte les «one two three, viva l'Aldjérie» que hurlaient les gamins au moment de l'indépendance, les matchs de foutebale, comme on disait à Bab-el-Oued, les buts mythiques qu'ils étaient capables de rejouer pour avoir entendu les grands les raconter. Il y a aussi Nasser, né en 1985, «que les débats d'anciens combattants sur la Guerre de libération fatiguaient». Ça foisonne, c'est un brin désordonné (on est à Alger...), mais c'est si beau, et, sous la plume de Lapaque, si délicatement tendre. MA

* Actes Sud

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

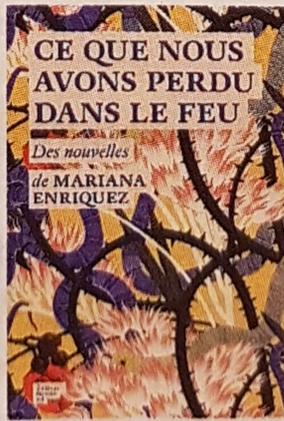
Certains livres peuvent vous gâcher les vacances. Je suis obligé de vous raconter où j'ai vu Mariana Enriquez. J'ai découvert *Ce que nous avons perdu dans le feu* au sud du Vietnam, sur une île paradisiaque où je me reposais en famille. La première nouvelle du livre, *L'Enfant sale*, décrit un mendiant de 5 ans comme il y en a aussi à Paris, en bas de chez moi. Sauf que celui-ci est décapité.

Mme Enriquez est une brillante journaliste argentine révélée par Dave Eggers dans sa revue *McSweeney's*. Ses nouvelles se situent à mi-chemin entre le conte fantastique et le thriller policier. Elle explore Buenos Aires, ses délinquants, ses travestis, ses narcotrafiquants, mais aussi ses jeunes filles amoureuses et frustrées. Elle m'a rappelé cet hilarant film argentin à sketches : *Les Nouveaux Sauvages* (2014). Elle distille le même humour noir, la même violence sarcastique. Dans *L'Hôtel*, elle évoque un charmant lieu de villégiature installé dans une ancienne caserne de police où l'on torturait les opposants sous la dictature militaire... Soudain j'ai regardé ma plage autrement. Le bonheur me semblait un accident fragile et malléable. A 500 mètres à droite de ma plage de sable fin, pendant un siècle, les Français avaient ouvert le baignoire de Poulo Condor, un établissement nettement moins accueillant que le spa Six Senses Côn Dao. Les Vietnamiens y cassaient des cailloux avec des boulets

aux pieds, quand ils n'étaient pas enchaînés, nus, à trente dans des cages minuscules. Mariana Enriquez a gâché mon séjour balnéaire en Cochinchine, en m'empêchant de fermer les yeux sur l'étrange réalité qui m'entourait. Ma fille voulait que je vienne me baigner dans la piscine avec elle mais je ne pouvais pas quitter ces contes effrayants. La *señora* Enriquez est une Virginie Despentes qui aurait abusé d'Edgar Poe. En ce moment, le public préfère les *feel good books*, la littérature Prozac, vous savez, les livres dont votre meilleure amie dit « *ce bouquin m'a fait un bien fou* » et, quand vous retournez le bouquin pour voir la couverture, vous lisez ceci : « *Ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une.* » (Or c'est à ce moment précis que votre deuxième vie commence, le jour où vous comprenez que votre meilleure amie est une conne). Mesdames et messieurs, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. La littérature n'est pas un anxiolytique. La bonne littérature dérange, agace, traumatise et révolte. Marina Enriquez

fait de la littérature. Les autres vous anesthésient. A vous de choisir si vous préférez le sommeil ou le réveil.

***Ce que nous avons perdu dans le feu*, de Mariana Enriquez, Editions du Sous-sol, 238 p., 19 €. Traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet.**



ADRIEN GOETZ
Villa Kérylos



De loin, elle ressemble à un cube austère posé sur la mer bleue, mais ceux qui l'ont visitée comprennent sans peine l'utopie que la lumineuse villa Kérylos, sur la Côte d'Azur, a pu représenter pour ses bâtisseurs : elle fut le rêve helléniste des frères Reinach, trois érudits à Iorgnon, esthètes et fortunés, qui voulaient vivre l'esprit antique avec tout le confort des années 1900. Le narrateur, fils de la cuisinière de Gustave Eiffel, fut leur petit voisin (fictionnel) : à la fois protégé de Théodore Reinach, qui l'initia au grec ancien et à l'amour de l'art, garçon à tout faire et ami des enfants, Achille nous raconte avec éloquence les coulisses d'un chantier extravagant et les cancans locaux sur cette famille juive qui joua un rôle dans l'affaire Dreyfus. Les guerres mirent fin aux années de bonheur, marquées par ses amours avec la belle Ariane. Ses souvenirs de vieil homme, dans les murs vides de la maison blanche, rafraichissent la saga et la notion même d'élite française, célébrant dans un hommage pagnolesque toutes les beautés de la grande culture classique. **ANNE BERTHOD**

Grasset, 20 €.

FESTIVAL Les Écrivains du monde

Le continent noir est décidément à l'honneur en cette saison, puisque le festival organisé par l'université Columbia, à Paris, a choisi de mettre en avant des « Résonances africaines », du 9 au 11 juin au Reid Hall. On y retrouvera les romanciers Alain Mabanckou et Emmanuel Dongala en dialogue, Arthur H qui lira des textes de Dany Laferrière, et l'auteur afro-américain John Edgar Wideman en débat avec Christiane Taubira. **M.C.**

www.festivaldesecrivainsdumonde.fr

Contes cruels d'une génération

L'Argentine Mariana Enriquez et le Chinois A Yi, invités à Lyon, pointent les fêlures de leur société.

romans

La quarantaine lucide, ils ont vu leur pays traverser des mutations douloureuses, à l'un et l'autre bout du monde. Dans une Argentine marquée par les séquelles de la dictature (1976-1983) et de la grave crise économique des années 1990, l'écrivaine Mariana Enriquez manifeste son goût pour les contes cruels. Dans une Chine où l'euphorie capitaliste masque le vide spirituel, le romancier A Yi choisit pour héros d'un premier roman glaçant un lycéen meurtrier. Une littérature qui se nourrit des terreurs contemporaines.

Le recueil de douze nouvelles de Mariana Enriquez offre un mélange détonant d'épouvante, de fantastique et de réalisme social. Ses histoires sont hantées par des visions inquiétantes, des apparitions fantomatiques et surtout des disparitions, toujours inexplicables – chaque nouvelle ou presque en

À SAVOIR

Retrouvez ces auteurs aux Assises du roman, à Lyon, du 29 mai au 4 juin.

www.villagillet.net



rapporte une : celle de « l'enfant sale », fils d'une mère junkie, que la narratrice secourt un soir et laisse repartir alors qu'un meurtrier rôde ; celle d'Adela, la fille manchote, comme happée par un étrange bâtiment morbide ; et même celle d'un mari détesté, que son épouse perd dans un motel de la pampa... Mais ces récits gothiques et macabres dans la filiation d'Edgar Poe ou de Stephen King ont aussi pour cadre les quartiers déshérités de Buenos Aires et pour personnages les parias de la société : enfants des rues, prostituées, travestis. Un univers capté avec des mots crus et mordants, où même les adolescents des classes moyennes, victimes de l'indifférence de leurs parents, sont gagnés par la sauvagerie, et où le moindre geste bienveillant surprend.

Le Chinois A Yi, quant à lui, conduit directement le lecteur au cœur de la terreur : son antihéros, déshumanisé, larde de coups de couteau un camarade de classe, belle et douce, dans un geste calmement préparé. Le lycéen, solitaire et hébété d'ennui, dit au début du récit : « *Je me rendais compte à présent que la liberté n'était pas si formidable, qu'elle avait un arrière-goût de moisi* »... Ancien policier et journaliste, admirateur de Dostoïevski et de Camus, l'écrivain chinois confie dans une postface être resté lui-même « effrayé par ce roman ». Cœurs sensibles, s'abstenir. **M.C.**

MARIE CHAUDEY

À LIRE

Ce que nous avons perdu dans le feu, de Mariana Enriquez, Éditions du sous-sol, 19 €.

Le jeu du chat et de la souris, d'A Yi, Stock, 20 €.



ROMAN

COURIR DANS LA NEIGE PAR FABRICE TASSEL

Les Escales, 240 p., 17,90 euros.

★★★★ Il en va de l'âme humaine comme de toute mécanique : elle peut tomber en panne. « J'ai quarante-deux ans et je rentre chez ma mère » est la première phrase de ce récit qui explore l'effondrement provisoire et l'impossible retour en arrière. Les jours s'écoulent, trois saisons passent. L'hiver est là et le narrateur trouve une joie nouvelle dans cette vie

suspendue, à cuisiner des soles et des soufflés aux fraises. Au début la mère était heureuse, elle s'inquiète désormais. Mais de quoi, au fond ? « Courir dans la neige » est un très beau texte sur les renoncements nécessaires.

ANNE CRIGNON

HISTOIRE

LE MÉDECIN QUI VOULUT ÊTRE ROI PAR GUILLAUME LACHENAL

Seuil, 368 p., 24 euros.

★★★★ Jean Joseph David était médecin et officier des troupes

coloniales françaises. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il gouverna une région du Cameroun. Tel un héros de Conrad, « l'Empereur du Haut-Nyong » espérait un monde réinventé par les toubibs, l'Afrique devenant leur laboratoire. Après le remarqué « Médicament qui devait sauver l'Afrique » (La Découverte, 2014), Guillaume Lachenal (université Paris-Diderot) s'est rendu sur les traces de ce « docteur j'abuse » qui prescrit la discipline sanitaire, la médecine sociale et l'exploitation du caoutchouc. Son enquête où se mêlent rêve de grandeur, violence et tragédie du pouvoir est aussi fascinante que troublante.

LAURENT LEMIRE

ÉTRANGER

CE QUE NOUS AVONS PERDU DANS LE FEU

PAR MARIANA ENRIQUEZ,
TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR ANNE PLANTAGENET

Sous-sol, 240 p., 19 euros.

★★★★ C'est Buenos Aires, côté ombre. Dans les rues, livrées à la drogue, à la déchéance et à la violence, on survit sans rêver à des jours meilleurs. Un enfant sale, dont la mère habite sur le trottoir, s'invite un soir à dîner chez la narratrice de l'une des nouvelles. Celle-ci l'emmène manger une glace, à ses risques et périls. Dans « Pas de chair sur nous », on découvre un crâne dans un tas d'ordures. Morale de ces histoires : « Nous marchons tous sur des os, il suffit de faire des trous profonds pour atteindre les morts enfouis. » Pas gai, mais prenant.

DIDIER JACOB



POLAR

LA FILLE D'AVANT PAR J. P. DELANEY, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN ESCH

Mazarine, 432 p., 21,90 euros.

★★★★ Emma, une jeune femme qui vient de rompre, cherche un appartement. Elle tombe sur une opportunité trop belle pour être vraie : une maison d'architecte sublime et minimaliste. La locataire suivante, Jane, se voit infliger les mêmes conditions : pas de désordre, pas d'invités, pas de décoration. Et, peu à peu, Jane découvre ce qui est arrivé à Emma. Magistralement mené par J. P. Delaney (pseudonyme de Toby Strong, auteur de « l'Appât »), le récit alterne les confidences de l'une et de l'autre. Au centre, l'architecte Monkford est une sorte de Docteur Mabuse manipulateur. Hélas, c'est Ron Howard (« Da Vinci Code ») qui a acquis les droits de ce livre hitchcockien. Lisez le livre avant.

FRANÇOIS FORESTIER

BD

LE MAÎTRE DES OSTIES NOIRES PAR YANN, OLIVIER SCHWARTZ ET LAURENCE CROIX

Dupuis, 64 p., 14,50 euros.

★★★★ Depuis la disparition de Franquin, les aventures de Spirou et Fantasio ont eu de nombreux avatars, pas toujours réussis. Yann au scénario, Schwartz aux pinceaux et Laurence Croix à la couleur ont renouvelé la série en trois épisodes. Le premier se passait à Bruxelles sous l'Occupation. Le troisième et dernier épisode se déroule au Congo. En Europe, la guerre est finie, mais dans la jungle, elle continue. On y croise des savants nazis, des femmes-léopards, des dictateurs d'opérette et un redoutable féticheur. C'est drôle, beau et nostalgique. Même Spip y trouve l'amour.

WIAZ



Vue aérienne de Los Angeles.

LA REVUE

God bless "America"

AMERICA, PRINTEMPS 2017, 196 P., 19 EUROS.

★★★★ L'Amérique de Trump vaut bien un roman. C'est la conviction de François Busnel, présentateur de « la Grande Librairie » sur France 5, et d'Eric Fottorino, directeur de l'hebdomadaire « le 1 ». A travers des récits d'écrivains, leur mook touffu vise à décrypter « la beauté mais aussi les failles et les fêlures » du pays. Dans ce premier numéro, Toni Morrison raconte la condition noire, Colum McCann lance un appel au soulèvement des jeunes auteurs, Ta-Nehisi Coates dresse le bilan des années Obama, Louise Erdrich parle de la « prise d'assaut impeccable » du nouveau président, qui « s'entoure de laquais, de chiens-chiens ». Les amoureux de la littérature s'y retrouveront, plus largement, avec un dossier sur « Moby Dick », Los Angeles vu par Alain Mabanckou, ou le jouissif premier chapitre du prochain roman de Jay McInerney. On a même le temps de s'intéresser à autre chose qu'aux livres, avec une critique de la série télévisée « Westworld » et un commentaire du film de 1957 « le Grand Chantage » par Douglas Kennedy. Pas besoin d'aimer l'Amérique pour aimer « America ».

AMANDINE SCHMITT

